



Modernisme du cinéma africain?

Jacques Binet

Le cinéma est généralement perçu comme une activité de loisirs. Est-il assez sérieux pour que l'on puisse, en analysant sa production, esquisser des hypothèses sur les tendances modernistes en Afrique noire ? Comme toute expression artistique, le film permet d'analyser le créateur. La réalisation étant un travail d'équipe, l'analyse à tenter sera moins personnalisée que celle que l'on peut extraire d'un roman ou d'une peinture. Néanmoins il est possible de se servir du film comme d'un détecteur. Actuellement, les productions sont encore peu nombreuses et il n'est pas difficile d'étudier l'ensemble des films réalisés. Le travail est dès lors plus intéressant, puisque l'on dispose d'une étude sur une collectivité d'hommes, dont le rôle de meneurs de l'opinion est évident.

On ne peut pas dire, pourtant, quels films vont nécessairement modeler les spectateurs ; en effet, les aléas de la distribution sont tels que certains films ont été distribués, touchant le public auquel ils sont destinés.

Culture d'aujourd'hui et critique sociale

L'emploi même du film est évidemment un recours à la culture d'aujourd'hui. Une chanson transmise par des voies traditionnelles, peut être passéiste sans que ses auditeurs soient dépayés. Si un des éléments du message est le média lui-même, comme dit Mac Luhan, le cinéma est d'aujourd'hui : son public se réunit dans une salle, en ville, toutes structures sociales abolies, pour rêver devant des ombres nées de l'électricité. Même si le film exalte quelques traditions, le spectateur sait bien qu'il doit tout son plaisir au vingtième siècle.

D'ailleurs, à quelques rares exceptions près, les films africains se déroulent dans un milieu partout synonyme de la vie moderne : la ville. Le cadre et les décors sont ceux des métropoles. Pour confirmer cet attrait, des images un peu gratuites du progrès sont souvent insérées dans le film, sans que la nécessité de l'action l'exige : avions ou autos, dont on devine que l'auteur les a photographiés pour leur beauté ou parce qu'ils évoquaient pour lui des sensations importantes : puissance, voyages, prestige ou richesse.

Les thèmes traités peuvent souvent être rassemblés sous le titre de « critique sociale ». La plupart des réalisateurs, en effet, soucieux de faire

Certains dénoncent le statut des femmes ou la polygamie en montrant la jalousie qui ruine les familles. Tel autre montre l'injustice du système

Un autre film, malien celui-là, montre un ingénieur aux prises avec un directeur indélicat. Il sera assassiné, mais les ouvriers aideront à la découverte des coupables.

Parmi les films sénégalais, un certain nombre critiquent durement les « marabouts » dirigeants religieux si puissants dans le pays. Sembène, dans son premier film - un court métrage (« Niaye ») - s'en prend à l'hypocrisie sociale. Un chef de village, incestueux, a rendu sa fille enceinte ; il continue à présider à la prière, jusqu'à ce que les villageois s'écartent. Et le griot, conscience collective, dit : « Entre Allah et la vérité, je choisis la vérité. » Métaphysique bien élémentaire puisque Dieu, par définition même, est vérité, mais pensée révolutionnaire dans un milieu piétiste et peu éclairé. M. Traoré Johnson apporte une note semblable qui dépasse l'anticléricisme. « Les croyants sont à la prière » dit en voix off la conscience collective au début de « Diégé-bi ». Et l'on voit un patriarche, digne et pieux, mais égoïste et dénué de toute efficacité, s'allonger sur sa chaise longue, chapelet en mains, tandis que les femmes s'affairent. M.T. Johnson a consacré un film-réquisitoire à l'école coranique. Les enfants y sont maltraités, leurs maîtres les font travailler la terre à leur profit. Envoyé à Dakar pour y mendier, le héros est écrasé par une voiture. Tandis que le marabout dit des phrases pieuses au père qui continue à le vénérer, la mère éclate en imprécations.

Sembène Ousmane rejette d'autres valeurs tenues pour sacrées : on voit Borom Sarrett refuser de porter le petit cadavre d'un enfant et le poser à terre à l'entrée d'un cimetière dont le gardien défend l'entrée. Dans « Emitaï », il oppose l'attitude des hommes, partis consulter ancêtres et génies dans le bois sacré et celle des femmes dont la résistance passive sauve la récolte d'une réquisition. Certains aspects de la religion peuvent bien être critiqués, les marabouts hypocrites et profiteurs cloués au pilori, le surnaturel reste tout proche et la croyance à la magie n'est pas entamée. Parfois des rites sont décrits, simplement pour leur saveur folklorique semble-t-il. Mais, trop souvent, la foi dans les sortilèges est un ressort principal de l'action. Quelques rares films tentent une démystification du « charlatan » ; ils restent trop peu nombreux : un film nigérien et un sénégalais.

En conversant avec les spectateurs (ou les acteurs) on constate que bien des passages, que l'occidental considère comme simplement pittoresques, sont pour le public l'objet d'une foi profonde. Au début d'un film, une cérémonie traditionnelle est présentée : une offrande aux ancêtres est immergée dans le fleuve ; selon la façon dont elle sera reçue, les initiés tirent des présages pour l'année. En fait, beaucoup croient, selon la tradition, que le personnage qui va plonger dans le courant les poteries contenant l'offrande restera un ou plusieurs jours au fond de l'eau, conversant avec les esprits. Cela est affirmé par des jeunes gens ayant une culture universitaire.

A travers ces pouvoirs surnaturels, ils cherchent, semble-t-il, les éléments d'une civilisation originale. Dépités de vivre dans un monde dominé par la science et la technique occidentales, ils se construisent une compensation dans l'imaginaire et parlent de la magie comme de la « science de nos ancêtres ». Sans mettre en doute ce qui est rapporté

par les légendes, ils s'irritent même, comme d'un blasphème, ou d'un génocide culturel, de tous les doutes exprimés par l'étranger.

Le libéralisme qui sévit en Europe sur le regain d'intérêt pour les sciences occultes, l'attention accordée à la parapsychologie, tous ces éléments nouveaux d'une réaction anti-rationaliste encouragent des Africains à mettre en doute l'acquis de la science au profit de rêveries de toute-puissance étayées par la magie.

Passéisme ou recherche d'authenticité

Une autre tendance se révèle à travers l'ensemble des films africains : la revendication d'une originalité culturelle, d'une identité. C'est le titre même d'un film gabonais à l'intrigue assez compliquée : un étudiant rentré au pays vit dans un milieu sophistiqué où se mélangent des jeunes gens de la bourgeoisie, des coopérants, une Française maoïste... Après un hold up raté, un gangster se réfugie chez lui. Pierre refuse un poste de direction que veut lui donner un ministre - dont il évoque en flash back les discours révolutionnaires de jadis, purs et durs. Il cherche son identité. Mais où la trouvera-t-il ? Faire l'amour avec une fille de brousse le déçoit. Il va se faire initier au culte du « Bwiti », où, après l'absorption d'une drogue, des hallucinations permettent au néophyte de « rencontrer son dieu ».

La mort de son gangster lui montre l'horreur de la solitude. On devine aisément les limites et les dangers d'une telle démarche. Quiconque a un peu réfléchi à la métaphysique sera saisi d'inquiétude devant l'orgueil et la volonté de puissance que peut sous-entendre cette volonté de rencontrer « son » dieu, devant cette appropriation du divin que représente cette équivalence de « son dieu qui est son ancêtre ». La critique sociale où économique reste à un niveau superficiel : le ministre est un homme arrivé, qui parle de voiture ou d'appartement. Mais, après tout, il est

la jeune troisième épouse d'un oncle qu'il a séduite. Avec la sœur de son amant, celle-ci va vite s'affranchir de la morale traditionnelle, et se substituera pour accéder au train de vie qu'elle désire, en prenant des amants riches et européens. Dans ce film, les femmes jeunes rejettent volontairement les coutumes qui représentent pour elles des contraintes sans justification. Elles nient la possibilité de créer une voie nouvelle et adoptent la société de consommation pour ses gadgets : l'adoption de la civilisation occidentale n'est pas mieux motivée que son rejet.

Avec la Sénégalaise Safi Faye, réalisatrice de « Lettre paysanne » une esquisse de solution est présentée. Le héros est contraint par la pauvreté de quitter village, famille et fiancée, pour tenter de gagner quelque argent en ville, car la sécheresse a ravagé son champ d'arachides. Il revient désabusé. Il faut, pense-t-il, renoncer à vivre dans un monde dominé par la monnaie et se consacrer à l'autoconsommation. Les problèmes, mal posés, ne trouvent pas là une solution satisfaisante. En effet il n'est pas prouvé que la quantité de travail consacré à l'arachide soit telle qu'il ne soit pas possible de faire en même temps des cultures de mil. Certes, dans un climat sahélien, les défrichements et les semis doivent être effectués à un moment précis de la saison. Si les pluies tardent où se font irrégulières après la levée des graines (de mil ou d'arachides) il est à craindre que les plantes ne se dessèchent. Tout le travail doit donc être effectué pendant une courte période. Ensuite, pendant les neuf mois de sécheresse, le paysan sera sous-employé. Faire des cultures hors saison, grâce à l'irrigation par exemple, se consacrer à des artisanats divers ou à des migrations temporaires peut constituer une solution. Les quantités de terres disponibles sont-elles si réduites que l'on ne puisse faire côtoyer cultures vivrières et d'arachides ? Certes, l'extension de cultures industrielles ne doit pas se faire inconsidérément. Mais abandonner le monde monétaire, l'économie d'échange, est un recul inquiétant. Lutter pour la valorisation du produit, certes, mais pourquoi renoncer à une culture à laquelle sols et climats semblent favorables ? Après tout, la monoculture du blé dans la Brie apparaît comme normale et bénéfique. Pourquoi les Africains imagineraient-ils qu'elle a été préconisée au Sénégal pour les asservir ?

Le rejet de l'argent est exprimé clairement ici. Dans bien d'autres films, on peut le déduire d'un emploi particulier de la monnaie : elle assure le prestige plutôt qu'elle ne permet des achats indispensables. Les films présentent souvent un argent malhonnête, escroqué plutôt que gagné et (Moussa, dans « Soleil O ») montre un homme « escroqué » de

l'économie monétaire et dans la recherche d'une authenticité culturelle. La glorification de la magie tente de favoriser une technologie qui ne devrait rien à l'Europe; le rejet de l'argent est le rêve utopique d'un

guère pensable. Quelques intellectuels la revendiquent, mais elle est incompatible avec le désir de progrès matériel souvent exprimé dans les masses : magie, gérontocratie, foi dans l'âge d'or du passé ne font pas bon ménage avec l'emploi et l'entretien des automobiles. La civilisation africaine, comme toute civilisation, est d'ores et déjà entraînée par le torrent de l'évolution. Le problème est de déterminer les valeurs que les Africains veulent sauvegarder, d'aménager et de filtrer selon leurs objectifs la civilisation mondiale qui risque de les entraîner. Des voies existent sans doute, qu'il faut découvrir : par exemple, une économie basée sur les coopératives n'éviterait-elle pas la naissance d'inégalités et de classes sociales au niveau du village ? Une éducation et une pratique démocratiques dans les cellules élémentaires de la société peuvent peut-être éviter ou équilibrer le développement de la centralisation des appareils d'Etat...

Les auteurs de films n'ont pas joué un rôle suffisant dans cette recherche sur la civilisation nouvelle à créer. Trop souvent, ils en sont restés à dénoncer leur vide culturel, à rejeter certaines valeurs (ou soit-disant telles) véhiculées par l'Occident ; ce stade est à dépasser rapidement. Il ne s'agit pas de « se poser en s'opposant », mais de dire et d'aider le public à dire vers quels idéaux veut s'orienter l'Afrique.

Jacques BINET,

Université de Paris XIII.

« Nous en avons assez de voir résumer l'Afrique, aux regards intéressés d'observateurs futiles, à une terre de soleil, de rythmes et de folklore gentil.

Nous en avons assez de n'être trop souvent perçus que comme le réservoir privilégié d'un tourisme international venu chercher dans nos terres un baume aux traumatismes des sociétés d'abondance. »

F. Houphouët-Boigny, 1974

projet

2 articles J. BINET
**En Afrique, modernité
et tradition**

Les armes nouvelles

**A propos de
la nouvelle droite**

14 F

NOVEMBRE 1979



681-139
682

B 681 / 447
B 682 / 447